

– Le péché véniel, répond-il, est un plus grand mal que la destruction de tout l'univers, il vaut mieux pleurer le péché que la perte de tous ses parents, parce qu'il est inutile et même très dangereux de s'opposer à la volonté de Dieu.

Le père et le fils se rejoindront dans la tombe la même année.

## CHAPITRE XI

LA MORT DE GRIGNION DE MONTFORT,  
SA SAINTETÉ, SON HÉRITAGE*La mort de Louis-Marie Grignon de Montfort*

Grignon de Montfort, accompagné du prieur de Saint-Pompain et de son frère, arrive à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 1<sup>er</sup> avril 1716.

La mission commence le dimanche 5 avril, jour des Rameaux. Montfort est déjà très affaibli et ses amis se demandent s'il arrivera à terminer cette mission. Il n'en désire pas moins la commencer.

Le mercredi 22 avril, Mgr de Champflour, manifestement prévenu de son état, vient visiter la paroisse en grande pompe. Bien qu'exténué, il tient à faire un sermon devant l'évêque qui l'a soutenu contre vents et marées. Le sermon fini, il s'alite; il est atteint d'une pleurésie aiguë. Il ne se relèvera pas.

Le 27, il fait son testament, répartissant ses livres de prédication entre ses principaux disciples. Il lègue trois de ses étendards à Notre-Dame-de-Toute-Patience de La Séguinière, quatre autres à Notre-Dame-de-la-Victoire à La Garnache et chacune des quinze bannières du rosaire à une paroisse de l'Aunis où le rosaire puisse persévérer. Enfin il demande de placer son cœur sous le marchepied de l'autel de la Vierge.

Le bruit de son agonie s'étant vite répandu, la foule accourt. Sa chambre est envahie de fidèles qui réclament sa bénédiction avant qu'il ne meure. Il les bénit par trois fois avant de rendre l'âme. Son corps est toujours entouré

des chaînes de fer qui ne l'ont jamais quitté. Sa main droite tient le crucifix béni par Clément XI; sa main gauche se referme sur un statuette de la Vierge Marie. En mourant, il triomphe une dernière fois du démon. Il n'a que quarante-trois ans.

Les funérailles ont été fixées au lendemain. Dix mille personnes sont accourues de toute la région, notamment de Nantes. Le corps doit être transporté dans l'église pour satisfaire la pieuse curiosité des fidèles. Les gens se pressent autour du corps pour faire toucher des objets religieux : chapelets, crucifix, médailles, livres. On monte une garde autour pour éviter qu'on ne lui arrache des cheveux ou des lambeaux de ses vêtements. On l'inhume dans la chapelle de la Vierge.

La deuxième vie de Montfort ne fait que commencer. Comme tous les personnages hors du commun, sa vie ne lui appartient plus et recommence après sa mort.

Saint-Laurent-sur-Sèvre, cette petite paroisse vendéenne où la Providence l'a enlevé au monde des vivants, va devenir un grand lieu de pèlerinage.

Sa mort est unanimement saluée : même le père Le Tellier, l'ancien confesseur du roi, lui rend hommage à La Rochelle.

L'année suivante, on demande à Mgr de Champflour l'autorisation d'exhumer ses restes afin de leur donner une sépulture plus conforme à sa renommée. La cérémonie a lieu dans la nuit du 12 novembre 1717. Assistent à l'ouverture de la tombe le marquis de Tréziguidy de Kermoisan, Mlle Dauvaise, qui dirige les Incurables de Nantes, le vicaire de Saint-Laurent et la sœur Mathurine; tous ont pris leurs précautions et se sont munis de liqueurs et d'herbes fortes; le vicaire de Saint-Laurent a « de la menue sauge dans les narines ».

Le rapport de l'exhumation, rédigé par ce vicaire, témoigne de la surprise des assistants : lorsqu'on soulève le couvercle du cercueil, il ne s'échappe aucune odeur; mais on voit « une infinité de petites mouches ayant des ailes vertes murmurant et chantant à leur façon comme des abeilles sorties de leur ruche. »

L'absence d'odeur de putréfaction lorsqu'on ouvre un cercueil est interprétée à l'époque comme un signe de

sainteté. Montfort est donc un saint et ses dépouilles comme son corps deviennent de précieuses reliques.

Chacun des participants souhaite repartir avec ces reliques. On met soigneusement de côté la terre de la tombe et les esquilles du cercueil pour pouvoir répondre aux nombreuses demandes qui ne manqueront pas d'affluer à Saint-Laurent.

Les fidèles n'attendront pas de décision officielle de l'Église pour rendre un culte à un personnage hors du commun et l'implorer.

Mais sa vie a été très controversée. Le moment est même particulièrement mal choisi pour en faire un saint, alors que fusent les critiques contre les miracles et les prophéties.

Mme de Bouillé s'inquiète du peu d'empressement de l'Église à reconnaître sa sainteté et sollicite une intervention de Mgr de Champflour. Mais l'évêque de La Rochelle lui explique que l'Église doit toujours être circonspecte en la matière :

– Je suis très édifié, madame, lui répond-il, des bons sentiments que vous avez pour la mémoire de M. de Montfort. J'en ai aussi de très avantageux et, je le crois, très agréables aux yeux de Dieu : ayant vécu aussi saintement qu'il a fait, il y a tout lieu de croire que Dieu lui a fait miséricorde et qu'il l'a mis au rang des bienheureux dans le ciel. Il est vrai, madame, que j'ai défendu qu'on lui rendît un culte public de religion, comme de faire des vœux... parce que l'Église, ne l'ayant pas reconnu, ni déclaré saint, on ne peut sans abus lui rendre un culte public; mais on peut bien avoir pour lui une dévotion particulière, aller à son tombeau, sans y faire de vœux, se recommander à ses prières; je ne blâme pas cela, au contraire... Enfin, madame, j'approuve la dévotion particulière qu'on peut avoir à cet illustre défunt et la confiance qu'on a dans ses prières et dans son intercession, mais je condamne le culte public et les pratiques religieuses de piété qu'on ne peut et qu'on ne doit rendre qu'aux saints reconnus et déclarés comme tels par l'Église.

Mgr de Champflour exprime ainsi la position officielle de l'Église; mais sa mise en garde est inutile.

Le rappel de la doctrine ne peut suffire à empêcher le culte du saint de se développer, même si c'est peu orthodoxe. Le peuple le considérait déjà comme un saint de son vivant. Sa mort achève de le faire entrer dans la légende chrétienne.

L'Église du XVIII<sup>e</sup> siècle est en porte à faux entre le peuple et les élites : alors qu'elle doute des miracles « contemporains », le peuple ne demande qu'à y croire ; à trop douter de l'authenticité de ces faits extraordinaires, l'Église prend même le risque de se couper du peuple.

Louis-Marie Grignon de Montfort garde dans la tombe ses détracteurs mais il compte aussi de nombreux partisans, et non des moindres : ce sont des gens du monde qu'il a convertis ou des prêtres qui l'ont suivi au cours de ses missions. Ces prêtres ne sont pas de grands théologiens et ils partagent un peu la même foi que le peuple. C'est le cas de l'ami de Montfort, Jean-Baptiste Blain, dont la biographie est un long panégyrique du saint. Jean-Baptiste Blain est convaincu de la sainteté de Montfort. Atteint d'un catarrhe chronique, il va lui-même sur son tombeau l'implorer pour en être délivré : il sera, dit-il, exaucé.

M. Le Normand, procureur du roi au présidial de Poitiers, avait été membre de la petite congrégation créée par Montfort à Poitiers, alors qu'il était collégien. A la mort de Montfort, il s'empresse lui aussi d'aller à Saint-Laurent-sur-Sèvre chercher un morceau du bois du cercueil pour se guérir d'une congestion. Il a bu, selon la coutume du temps, sur cette relique et s'est trouvé beaucoup mieux.

Les années qui suivent la mort de Montfort, il n'est ainsi question que des miracles qu'il opère. L'Église a là une question très épineuse à résoudre. La plupart des hommes d'Église demeurent très prudents. Les réticences devant le personnage de Montfort se poursuivent, bien entendu, après sa mort. Tel ce jésuite de Poitiers, le père de La Tour, qui reconnaît ses vertus héroïques mais refuse de se prononcer sur l'authenticité des miracles. Le père Martinet, jésuite de Nantes, s'engage un peu plus en disant : « Il m'est bien doux d'apprendre que Dieu veuille

bien manifester par des miracles la gloire d'un ami qui m'a été si cher pendant sa vie. »

Il n'y a qu'un pas entre considérer quelqu'un comme un saint et le reconnaître officiellement saint, mais l'Église n'ose le franchir. Les témoignages sur sa vie exemplaire abondent. Cela ne suffit pas à authentifier la sainteté.

Mais ni le peuple, ni certains sulpiciens, ni certains jésuites, ni les curés de campagne, ni certaines personnes de qualité n'attendent les décisions officielles de l'Église catholique, apostolique et romaine, pour en faire un grand saint et le vénérer. L'engouement populaire pour le vagabond de Dieu à la suite duquel couraient des nuées de misérables se nourrit des souvenirs qu'il a laissés : souvenir des sermons qui faisaient éclater toute l'assistance en sanglots, souvenir des miracles, souvenir des faits d'armes, souvenir des prophéties.

Selon les règles traditionnelles que l'Église applique en matière de reconnaissance de la sainteté, Montfort devrait être reconnu comme saint.

Cette reconnaissance se heurte cependant à tous les esclandres qui ont jalonné sa vie et aux interdictions de dire la messe ou de prêcher qui lui ont été notifiées par huit prélats. Montfort n'a été soutenu que par les seuls évêques de Luçon et de La Rochelle, sur l'ensemble des cent trente-huit évêques français à avoir pris position publiquement contre les jansénistes. Et ceux-ci ne s'étaient pas gênés pour les vilipender. « Des évêques sans lumières et sans science », disait d'eux Quesnel, « de vrais animaux mitrés », écrira M. Le Roy et le même disait de Mgr de Champflour : « C'était l'ignorance et la grossièreté même, sans esprit, sans savoir et sans aucune sorte de lumière, sans monde encore moins, un homme de rien et un véritable excrément de séminaire. »

L'opposition à Grignon de Montfort dépasse très largement les milieux jansénistes. Nous avons vu que les décisions épiscopales avaient pu être prises sous la pression des milieux qui entouraient les évêques, des vicaires généraux, des chanoines notamment. Il ne faut pas omettre non plus l'influence du pouvoir politique sur l'épiscopat, lors de l'affaire de Pontchâteau.

Louis-Marie Grignon de Montfort apparaît comme un homme d'un autre âge, d'un âge « gothique », diront les philosophes. Montfort s'est trompé de siècle. Il a vécu comme les moines mendiants du Moyen Âge alors que commence le siècle des Lumières.

Si la crédulité du peuple, ses superstitions n'ont guère varié depuis le Moyen Âge, si le peuple a toujours besoin du merveilleux chrétien du temps des cathédrales, les gens du monde ont changé, eux, depuis la Renaissance. On reste compatissant envers la crédulité populaire, on estime que la religion sous cette forme surannée est utile au peuple mais on n'y croit plus.

Montfort mort, la polémique continue donc de plus belle. Ses ennemis, dit Jean-Baptiste Blain, « se choquent et s'offensent quand on leur parle » de ses miracles, et, « on voit leur bile s'aigrier et s'échauffer pour peu qu'on y paraît ajouter foi ». Ceux qui l'ont dénigré de son vivant n'ont pas désarmé et refusent qu'on le traite de saint après sa mort. « Pour leur faire plaisir, ajoute J.-B. Blain, il faut garder le silence en leur présence sur ses vertus; encore moins faut-il parler de ses miracles qu'ils regardent comme des chimères et des visions de femmes-lettres. »

### *Naissance de la légende*

Or, nonobstant ces critiques, la légende montfortaine se constitue et s'enracine dans tous les lieux où il a prêché et au-delà.

En effet, il est impossible de comprendre le rayonnement du saint si l'on oublie les croyances des populations qu'il a évangélisées. Sa vie exemplaire a réactivé les croyances au surnaturel qui préexistaient à son arrivée.

Sa vie extraordinaire a fait entrer les populations dans un monde merveilleux et mystérieux. Les traces que Louis-Marie Grignon de Montfort a laissées restent inscrites dans des lieux, des objets, des édifices. On ne se contente pas d'honorer ses reliques mais on accourt aussi dans tous les lieux où il est passé, de Mervent à Saint-Laurent-sur-Sèvre, de Nantes à La Rochelle.

On vénère les Vierges sculptées de ses mains qu'il a laissées dans de nombreux oratoires. On vient toucher les grosses pierres qui lui servaient d'oreillers dans ses différents gîtes, ses Providences. La grotte de Mervent où il s'est retiré en ermite est devenue un lieu de pèlerinage.

Les miracles qui lui ont été attribués de son vivant entrent désormais dans la légende. Les apparitions de la Vierge, dans les régions qu'il a sillonnées, se multiplient. Et le peuple attend, angoissé, la réalisation de ses prophéties.

L'Église demeure très circonspecte devant la crédulité populaire. Elle exerce d'autant plus sa vigilance que les « prétendus miracles » de Montfort n'ont eu le plus souvent pour témoins que des gens simples.

Cependant le saint trouve aussi des défenseurs parmi les prêtres formés par Saint-Sulpice, des hommes très pieux comme lui, très attachés à la ferveur populaire, attentifs aux soins du peuple. Leur bonté naïve les fait partager avec ce bon peuple, devant lequel ils s'attendent, ses croyances aux miracles de Montfort. Les récits qui se multiplient après sa mort amplifient le retentissement que ses prodiges ont déjà eu de son vivant.

Colportés par des hommes d'Église, ces faits extraordinaires acquièrent une force d'authenticité qui interdit désormais de les mettre en doute. Ils deviennent presque parole d'Évangile. Seuls des libertins, des impies, ou des hérétiques peuvent les contester.

Tout un merveilleux chrétien naît ainsi dans la région où il a prêché. L'événement le plus anodin est promu au rang de miracle par ses braves prêtres entichés de la légende qu'ils contribuent à édifier. L'absence providentielle de victimes parmi les pèlerins lors de la chute de la croix mal étayée d'un calvaire, par suite d'une fausse manœuvre, s'avère être désormais un miracle digne de foi.

On lui attribue partout de nombreuses multiplications des pains. La plupart des miracles reproduisent ceux du Christ, comme si la vie extraordinaire de Montfort se nourrissait de celle du Christ, la sainteté de l'un étant le gage de celle de l'autre.

Un récit se constitue ainsi, par adjonction d'un miracle

à un autre, créant une chaîne ininterrompue de phénomènes surnaturels, dont l'ensemble atteste la sainteté de leur auteur.

Il n'y a guère de paroisses qui ne puisse se prévaloir de l'accomplissement d'un miracle lors d'une mission sur son territoire. Ainsi, lorsque s'étaient déroulés les travaux de construction du calvaire de Pontchâteau et que la fermière avait pu sans encombre fournir de nombreuses miches; elle avait raconté que la Vierge lui était apparue. Ainsi naissent les légendes.

Les dons du saint prennent une dimension qu'ils n'avaient pas de son vivant. Louis-Marie Grignon de Montfort devient un thaumaturge. Les témoignages affluent et s'accumulent. Et si chacun n'a pas été le témoin réel d'un miracle, il a toujours entendu quelqu'un qui le tenait lui-même d'une personne autorisée lui en rapporter un récit.

Mme de Mailly, la femme du gouverneur de La Rochelle, assure à qui veut l'entendre qu'à Paris il a, devant elle, guéri de la teigne un jeune enfant par l'imposition des mains. La veuve d'un médecin de la faculté de Poitiers affirme tenir d'une des suivantes de Mme de Montespan qu'il a guéri de sa cécité un aveugle en lui frottant les yeux de sa salive.

On réaffirme avec force témoignages qu'il a vu apparaître la Vierge à plusieurs reprises.

Mme d'Orion écrivit un récit de faits qu'elle tenait d'un de ses domestiques : « Il me dit qu'il avait grand-peur, et qu'il avait vu M. de Montfort dans l'allée des charmilles qui faisait face à la porte du jardin, les bras en croix, et qu'il fallait que cet homme fût un saint, qu'il s'en fallait plus de deux pieds qu'il ne touchât la terre; et qu'il ne pouvait pas comprendre qu'il fût à genoux et ne pas toucher terre, et qu'il croyait s'être trompé la première fois, mais qu'il avait regardé à deux fois, et qu'il était bien sûr que cela était, puisqu'il l'avait vu la seconde fois comme la première. Je ne lui répondis rien, sinon que M. de Montfort était un bon prêtre. »

Néanmoins, Mme d'Orion a noté elle-même l'extrême prudence de l'Église, vis-à-vis de ce récit : « Je dis cela à M. Mulot, prieur de Saint-Pompain et à M. Vatel, qui me dirent de n'en point parler du tout. »

A Saint-Laurent-Sur-Sèvre, un brave homme entrant dans la sacristie pour lui demander de le confesser le trouva très concentré : Montfort était en oraison, mais il ne semblait pas être là, tellement il avait l'air absent. Finissant par l'apercevoir, il dit à cet homme pour s'excuser : « Mon ami, je m'entretenais avec Marie, ma bonne Mère. » Et, selon la tradition, le brave homme raconta qu'il avait trouvé le missionnaire en conversation avec la dame blanche. Il ne pouvait être surpris. On racontait effectivement partout que la Sainte Vierge venait s'entretenir avec lui.

Ainsi, la tradition populaire transformant l'événement en apparition de la Vierge, les successeurs de Montfort se trouvent ensuite fondés, en toute bonne foi, à accréditer l'existence d'un miracle.

Ce phénomène a lieu à peu près dans toutes les paroisses où Montfort a prêché. Un enfant de chœur de La Garnache dit l'avoir trouvé s'entretenant « avec une belle dame blanche qui était en l'air ». (1711).

A Fontenay-le-Comte, « un enfant de chœur était allé chercher le missionnaire pour la messe, et comme personne ne lui répondait dans la chambre, il se baissa pour regarder à travers la chatière. Il vit le père en conversation avec une dame blanche suspendue en l'air. Ayant raconté la chose à M. de Montfort, celui-ci dit : " Vous êtes pur, vous irez en paradis. " L'année même, l'enfant mourut. »

Il apparaît clairement dans ce récit que l'apparition repose sur le seul témoignage de l'enfant de chœur : c'est bien l'enfant qui raconta avoir vu la Vierge apparaître, et non Montfort lui-même.

Néanmoins, au travers des récits et des témoignages, se constitue un panégyrique dont il sort de plus en plus auréolé. La réputation qu'il a acquise d'attirer la foudre divine sur les pécheurs inspire de la crainte.

A Bressuire, Grignon de Montfort avait prédit un jour qu'une guerre aurait lieu : « Mes frères, retenez bien mes paroles. Un jour, Dieu, pour punir les méchants, enverra dans ces quartiers une terrible guerre : le sang sera versé sur terre et les hommes se tueront les uns les autres. Tout

le pays sera renversé. Cela arrivera quand ma croix sera pleine de mousse. Retenez-le donc bien... Mais alors mon tombeau sera élevé de terre. Cependant cette guerre ne passera pas ma croix : elle finira là. Tout le pays sur ma droite sera le lieu de cette terrible guerre; mais sur ma gauche, il n'y aura pas de guerre. »

Ce témoignage fut retrouvé par le vicaire général Brumauld de Beauregard après les guerres de Vendée. La prophétie fit alors fortune et renforça sa légende.

### *L'héritage de Grignon de Montfort*

Grignon de Montfort laisse non seulement à ses successeurs des méthodes d'évangélisation éprouvées, mais un ensemble de croyances religieuses propres à séduire un peuple superstitieux.

Il laisse une morale à l'usage du peuple, faite du respect de principes simples et rigoureux, destinés à faire régner l'ordre moral, dans la crainte de Dieu. Il laisse un volumineux recueil de cantiques dans lequel les missionnaires vont puiser abondamment pour stimuler la ferveur populaire. Toute une région va vivre ainsi à l'heure de Montfort. Ses cantiques sont diffusés essentiellement en Poitou et en Anjou.

Les nombreuses rééditions du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Niort en 1725, Angers, 1737, à nouveau à Niort en 1749 (en dépôt chez le curé de Cerizay), à Poitiers, en 1756, 1772, 1779, attestent de la très grande popularité qu'a eue Grignon de Montfort jusqu'à la Révolution française.

Son renom débordait largement de la seule sphère d'influence de ses successeurs, les mulotins. Son œuvre est relayée par l'ensemble des prêtres qui partagent la même vision du monde, apprise à Saint-Sulpice généralement. Montfort a de nombreux zéloteurs qui propagent son exemple par souci d'évangélisation.

Le recteur de Paramé, Picot de La Clorivière, écrira un livre sur Montfort en 1785; il deviendra plus tard le provincial de la Compagnie de Jésus.

M. Grandet, chanoine et curé de Sainte-Croix d'Angers, puis directeur du séminaire d'Angers, écrit la première

biographie de Montfort : elle paraît seulement huit ans après sa mort, en 1724.

M. Grandet, ancien élève de Saint-Sulpice, va exercer son influence sur l'ensemble des séminaristes angevins qui passent entre ses mains. C'est lui qui, après la mort de Montfort, a collecté tous les témoignages sur ses miracles pour prouver sa sainteté. Une partie de ces prêtres formés par lui dans le même esprit que Grignon de Montfort seront curés de paroisses dans les Mauges au moment où éclatera la Révolution.

Les souvenirs de missions prêchées dans la future Vendée militaire – qui ont été conservés – prouvent que la tradition inaugurée par Montfort a été gardée intacte jusqu'à la veille de la Révolution.

La communauté Saint-Clément à Nantes comme les responsables du séminaire de Nantes sont aussi demeurés fidèles aux mêmes méthodes d'évangélisation. Sa renommée bénéficiera amplement de ce relais sulpicien dans les diocèses de Nantes et d'Angers, où ceux-ci dirigent les séminaires et exercent une grande influence spirituelle.

Les successeurs de Grignon de Montfort vont appliquer à la lettre l'ensemble des règles laissées par leur maître, avec autant, sinon plus de scrupules que lui et vont imposer leur conception du monde aux populations évangélisées.

Mais la dévotion, au lieu de demeurer l'attitude privilégiée d'un personnage hors du commun, devient, avec ses disciples, une règle formelle à observer. Or, les attitudes de Montfort étaient déjà tournées en dérision de son vivant. Reproduites par ses successeurs qui n'ont pas hérité son charisme, elles tournent vite au ridicule. Lorsqu'elles sont reprises par des gens simples qui n'en comprennent pas toujours la signification, les successeurs des jansénistes y voient des farces pieuses, tout juste bonnes pour attirer la populace.

Les missionnaires habillaient, par exemple, les enfants de la première communion en anges, leur frisaient les cheveux et les chargeaient de rubans. Cet accoutrement choquait les jansénistes pour qui ces vanités ne pouvaient que distraire les enfants alors qu'il fallait les inciter au

recueillement. Ces « puérités » montfortaines, si elles étaient choquantes pour des jansénistes sévères, devenaient grotesques pour les gens du monde que ce spectacle éloignait de plus en plus de la religion populaire.

La pastorale montfortaine prêtait d'autant plus le flanc aux critiques que Grignon de Montfort avait privilégié les humbles dans sa pastorale. Il s'adressait souvent de la même façon aux grands comme aux petits, selon une habitude du clergé de l'époque, qui s'accentuera à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Plus les gens du monde se flattent de lire les livres les plus savants, plus l'Église se félicite de la simplicité des gens du peuple, assimilés à des enfants, dont on vante la docilité et la soumission. Leur foi naïve, leur candeur émeuvent les bons mulotins.

Mais les mulotins dénaturent le mysticisme de Grignon de Montfort en voulant le rendre accessible au peuple. Grignon de Montfort avait consigné des notes, pour apprendre à réciter le rosaire. L'ouvrage qui en sortit appelé *le Secret admirable du Saint Rosaire* devient l'un des manuels d'évangélisation des mulotins. On y trouve cette méditation poétique, écrite initialement à l'intention des enfants : « Je vous offre, mes petits enfants, un beau bouton de rose; c'est un des petits grains de votre chapelet qui vous paraît si peu de chose! Que ce grain est précieux! Oh! Que ce bouton de rose est admirable, oh! qu'il s'épanouira large si vous dites dévotement votre *Ave Maria*! »

Louise-Marie Grignon de Montfort racontait ensuite une « belle histoire » pour frapper leur imagination : « Deux petites filles, toutes deux sœurs, étant à la porte de leur logis à dire leur chapelet dévotement, une belle dame apparut à elles, s'approcha de la plus jeune qui n'avait que six à sept ans, la prit par la main et l'emmena. Sa sœur aînée, tout étonnée, la chercha et ne l'ayant pu trouver s'en vint tout éplorée à la maison et dit qu'on avait emporté sa sœur. Le père et [la mère] cherchèrent inutilement pendant trois jours. Au bout du troisième jour, ils la trouvèrent à la porte avec un visage gai et joyeux; ils lui demandèrent d'où elle venait; elle dit que la dame à laquelle elle disait son chapelet l'avait amenée

dans un beau lieu et lui avait donné à manger de bonnes choses et lui avait mis dans les bras un joli petit enfant qu'elle avait tant baisé. Le père et la mère, qui étaient nouvellement convertis à la foi, firent venir le révérend père jésuite qui les avait instruits dans la foi et la dévotion du rosaire, ils lui racontèrent ce qui s'était passé. C'est de lui que nous l'avons su. Ceci est arrivé au Paraguay. »

« Imitez, mes petits enfants, concluait Grignon de Montfort, et dites comme elles tous les jours votre chapelet, et vous mériterez par là d'aller en paradis et de voir Jésus et Marie, sinon pendant la vie, du moins après la mort pendant l'éternité. »

De telles histoires fortifient la foi des humbles mais ne peuvent que faire sourire les gens du monde. Les jansénistes y trouvent prétexte à multiplier leurs railleries et se font forts d'attiser la haine contre les mulotins et leurs amis jésuites et sulpiciens. Ce conflit ne cessera de s'envenimer tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle.